

Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **21 (1927)**

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REZENSIONEN. — COMPTES RENDUS.

Pastor, L. Geschichte der Päpste im Zeitalter der katholischen Reformation und Restauration. Sixtus V., Urban VII., Gregor XIV. und Innocenz IX. (1585-1591). I.-7. Auflage. gr. 8. (XXXIIu. 666 S.) Freiburg i. Br. 1926, Herder. M. 20 ; geb. in Leinwand M. 24.

Ce dixième volume de l'Histoire des Papes est consacré à Sixte-Quint et aux trois courts pontificats qui ont suivi. Le Sixte-Quint que nous dépeint Pastor est, dans les grandes lignes, celui que nous connaissions déjà : le Franciscain, créé évêque, puis cardinal, par Pie V, tenu un peu à l'écart sous le règne de Grégoire XIII, et qui, arrivé lui-même à la tiare, eut comme le pressentiment que son pontificat ne serait pas de longue durée et se mit, dès lors, à la tâche avec cette ardeur qui est le trait le plus saillant de son caractère. Des abus s'étaient introduits à la fin du règne de Grégoire XIII. Sixte-Quint, pour les réprimer, n'hésita pas à prendre des mesures rigoureuses. Quelques-unes l'ont même été un peu trop ; encore est-il que celles, de toutes les plus fameuses, qu'il édicta contre les brigands ne réussirent cependant pas, ainsi que le note l'auteur, à débarrasser complètement les Etats Pontificaux de ces malfaiteurs.

Particulièrement fouillé et singulièrement vivant est le chapitre consacré à l'attitude de Sixte-Quint vis-à-vis de la France et de l'Espagne. L'idée maîtresse du Pape était de sauver la foi en France et, par là, en Europe. Henri III n'avait pas d'enfants. L'héritier de la couronne était donc son cousin, Henri de Navarre, le chef du parti protestant ; et c'est en présence de cette éventualité que, en 1584, l'année avant l'élection de Sixte-Quint, s'était formée la fameuse Ligue catholique, dont la revendication principale se résumait en ces mots : pas de souverain protestant en France. Elle avait donc le tort d'être « antilégitimiste ». Philippe II l'appuyait ; mais c'était une raison de plus pour le Pape de s'en tenir à l'écart. Philippe II, en effet, protecteur un peu encombrant de la sainte Eglise, n'était que trop porté à considérer le Souverain Pontife comme son chapelain. On sait, d'autre part, quelle était l'étendue de ses possessions, et il importait, par conséquent, pour le bien de l'Europe, et tout autant pour la sécurité des Etats pontificaux, de ne pas le laisser devenir plus puissant encore. C'est la raison pour laquelle Sixte-Quint, sans jamais perdre de vue ses préoccupations religieuses, mais afin d'être, au contraire, mieux à même de les soutenir, fut avant tout soucieux de ménager l'équilibre entre les nations européennes. Certains catholiques de France lui disaient tout le mal possible de la Ligue. L'Espagne, d'autre part, avec des arrière-pensées politiques, ne cessait de mettre sous ses yeux le danger d'un monarque protestant en France. Mais Sixte-Quint voyait clair : la majorité des Français, catholiques cependant, étaient favorables à Henri III ; toutes les tentatives du Pape de rapprocher la Ligue et le Roi étaient

demeurées stériles, ainsi que ses efforts pour décider le faible monarque à prendre des mesures contre les Huguenots : donc, concluait Sixte-Quint, pour sauver la foi dans le royaume très chrétien, il faut y soutenir la dynastie légitime.

A cette ligne de conduite, le Pape demeura fidèle jusqu'au bout, mais non sans avoir, à plus d'une reprise, été sur le point de l'abandonner. Ce fut le cas, en particulier, lors de l'assassinat du duc de Guise et de son frère, le cardinal du même nom. Sixte-Quint ne se fit pas faute d'adresser, à cette occasion, au roi de France d'amers reproches. Vous auriez pu, lui disait-il, entrer ouvertement en lutte avec le duc de Guise lors de la Journée des barricades, alors que votre adversaire se rendait maître de Paris — mesure que Sixte-Quint ne blâma pas moins énergiquement, car elle était faite pour jeter Henri III du côté des Huguenots — mais c'est une cruelle injustice de l'avoir fait lâchement assassiner, après l'avoir attiré à Blois et vous être réconcilié avec lui.

Henri III finit par contracter une alliance avec Henri de Navarre, un peu d'ailleurs dans l'idée d'intimider le Pape. En réalité, le roi de France était toujours le même indécis, qui souhaitait et redoutait à la fois la défaite des catholiques et tout autant celle des protestants. Sixte-Quint, justement irrité par cette attitude, qui témoignait de si peu de reconnaissance à l'égard de la sienne, finit par exiger du roi, sous peine d'excommunication, rétractation, en particulier pour le crime qui avait été perpétré contre la personne d'un Prince de l'Eglise.

Quelques jours plus tard, Henri III mourait, assassiné à son tour, et le problème se posa alors plus angoissant que jamais. Sixte-Quint avait naguère excommunié Henri de Navarre, comme relaps — car, après avoir été, par les Valois, contraint de se convertir, lors du massacre de la Saint-Barthélemy, il avait passé de nouveau au protestantisme — et l'avait exclu du trône. Mais, dans cette mesure, les catholiques de France virent une manœuvre de la Ligue et de Philippe II, et elle ne réussit qu'à les attacher plus que jamais à celui qu'ils considéraient, non sans raison, comme le seul successeur possible d'Henri III. Sixte-Quint songea alors enfin à appuyer la Ligue et à reconnaître en Philippe II le protecteur de la France. Mais il se ravisa lorsqu'il apprit que Henri de Navarre, qui passait pour un homme sans religion, songeait sérieusement à embrasser la foi catholique. Pour l'Espagne, qui croyait être arrivée à ses fins, ce fut une grosse déception. Entre elle et le Saint-Siège les rapports se tendirent même au point que le Pape parla d'excommunier Philippe II, lequel s'affichait en sauveur de la foi catholique, trahie par le Vicaire de Jésus-Christ, ainsi qu'il se permettait de l'écrire à Sixte-Quint. Comme le dit notre auteur, jamais prince catholique n'avait osé adresser de pareils reproches à un Pape. Et, néanmoins, contre toute attente, Sixte-Quint, que la récente victoire des Royalistes à Ivry avait raffermi encore dans son attitude, fut, à ce moment, sur le point de céder. Déjà il avait décidé d'appuyer militairement l'entrée des troupes espagnoles en France, lorsque, soudain, il se ressaisit, déclarant hautement que les projets de Philippe II cachaient, sous le manteau de la religion, avant tout des visées d'ambition et qu'il ne se prêterait pas à en être l'instrument. Sixte-Quint était, à cette heure, déjà atteint de la fièvre,

qui devait l'emporter quelques semaines plus tard ; et Pastor ne craint pas d'affirmer que les angoisses et les péripéties de ce conflit ont hâté la fin du Pontife.

En Angleterre, le Pape se heurtait à des difficultés non moins grandes. C'est sous le pontificat de Sixte-Quint que se place la mort de Marie Stuart. L'auteur raconte longuement tous les pièges tendus à l'infortunée reine d'Écosse, comme aussi les tentatives faites par les siens pour l'aider à s'échapper de cette Angleterre, où elle avait cru pouvoir trouver un asile. Marie Stuart nia énergiquement avoir conspiré contre Elisabeth et avoua simplement avoir essayé de fuir. Elle regarda sa mort comme un martyr : on en voulait à la foi d'une princesse qui aurait pu régner un jour sur l'Angleterre. Elle mourut abandonnée des siens : de son beau-frère en France, de Philippe II, et surtout de son propre fils, trop jeune sans doute et qui ne songeait à rien moins qu'à épouser Elisabeth (d'ailleurs de 32 ans plus âgée que lui !). Sixte-Quint admirait, malgré tout, les qualités qu'on ne peut refuser à Elisabeth, et il aurait voulu la convertir. Mais la mort de Marie Stuart et, l'année suivante, la destruction de l'Armada, le convainquirent qu'il ne fallait pas songer à rétablir, par le moyen d'une intervention étrangère, la foi catholique en Angleterre.

Le maintien de la foi, tel fut bien le but constamment poursuivi par Sixte-Quint. S'il a, comme souverain temporel, pris des mesures concernant le bien matériel des Etats pontificaux : assainissement des marais, développement de l'industrie, notamment de la culture du ver-à-soie ; s'il a fait entreprendre, sous la direction d'une congrégation créée à cet effet, des travaux gigantesques pour restaurer l'une des prises d'eau les plus importantes de Rome, celle de l'empereur Alexandre Sévère, appelée désormais, du nom de baptême du Pape, *Aqua Felice*, les préoccupations spirituelles n'étaient cependant jamais absentes de ses calculs. C'est ainsi que cette réfection des aqueducs anciens, en même temps qu'elle avait pour but de rendre à nouveau habitables les quartiers les plus élevés et donc les plus salubres de Rome, tendait aussi à favoriser la visite des basiliques construites dans ces parties de la ville.

Sixte-Quint était soucieux avant tout de continuer, dans les différents pays de la chrétienté, le travail de la contre-réformation catholique. Dans notre pays, en particulier, où il n'y avait plus de représentant du Saint-Siège depuis 1581, il érigea, selon le désir exprimé naguère par saint Charles Borromée, la Nonciature à demeure. La demande en fut exprimée par la diète, ainsi que le Pape l'avait demandé. Le premier nonce, J.-B. Santoni, arriva à Lucerne au moment de la conclusion de la « Ligue d'or », pacte formé, en octobre 1586, par les sept cantons demeurés catholiques, dans le but de se soutenir mutuellement et d'aider, en particulier, les cantons de Soleure et de Fribourg à se dégager de Berne. Cette alliance en entraîna, l'année suivante, une autre avec l'Espagne. Les deux traités avaient été l'œuvre de Louis Pfyffer de Lucerne, alors, avec Melchior Lussi, de Stans, le catholique le plus en vue de la Suisse. Le nonce Santoni, de caractère violent, entra en conflit avec l'avoyer de Lucerne Fleckenstein. Il fut rappelé et remplacé par Octave Paravicini, créé plus tard cardinal par Grégoire XIV.

On sait l'intervention malheureuse de Sixte-Quint dans la question de la réimpression de la Vulgate. Il construisit, d'autre part, la Bibliothèque vaticane actuelle. On lira avec intérêt les détails que donne Pastor sur d'autres initiatives connues du Pontife : la réorganisation des congrégations romaines, l'établissement définitif du chiffre des cardinaux, le règlement des visites *ad limina*. Comme tant d'autres de ses prédécesseurs, il songea à reprendre la croisade ; il s'intéressa aux missions et s'occupa également de la réforme de certains ordres religieux, notamment de la Compagnie de Jésus, qui passait à ce moment par une crise intérieure assez grave. Sixte-Quint n'avait jamais été très favorable aux Jésuites. Comme Paul IV et Pie V, appartenant comme lui — la remarque est de Pastor — à un ordre religieux, il songea à modifier différents points des constitutions de saint Ignace. Il voulait, en particulier, supprimer la dénomination de « Compagnie de Jésus », qu'il trouvait prétentieuse et accapareuse ; mais, là encore, la mort le surprit avant qu'il ait pu prendre une décision.

Enfin, comme la plupart des Papes ayant embrassé naguère la vie religieuse — la remarque est encore de notre auteur — Sixte-Quint fut un grand constructeur. Il avait eu déjà, comme cardinal, l'idée de la plupart de ses créations. Il acheva de donner à Rome l'aspect qu'a aujourd'hui la Ville éternelle. Aux rues étroites, tortueuses, vestiges des siècles du moyen âge, il substitua de longues artères, larges et droites. Il choisit, comme centre de cette étoile d'avenues, Sainte-Marie-Majeure. Il acheva à peu près la coupole de Saint-Pierre et voulut placer, devant les principales basiliques ou sur les places les plus belles de la ville, les obélisques égyptiens apportés autrefois à Rome par les empereurs. Un seul était encore debout : celui que Caligula avait fait édifier au cirque de Néron et qui s'élevait, à un endroit encore visible aujourd'hui, entre la basilique et la Sacristie de Saint-Pierre. Sixte-Quint le fit transporter au centre de la place, et on lira avec le plus vif intérêt la description de cette entreprise délicate et même périlleuse, mais dont eut raison, une fois de plus, la ténacité du Pontife. Il fit exhumer du Circus Maximus un autre obélisque, plus grand encore, mais malheureusement brisé : celui qui se dresse aujourd'hui devant la basilique du Latran. Il en fit ériger d'autres, les plaçant toujours dans l'axe des artères nouvellement ouvertes, dont ils marquent, selon une disposition qui frappe encore maintenant à Rome, le point de départ et le point d'arrivée. Il surmontait ces obélisques de la croix et, avec une préoccupation analogue, fit placer la statue de saint Pierre sur la colonne de Trajan et celle de saint Paul au sommet de celle de Marc-Antoine, conduit toujours par cette idée que le pèlerin arrivant dans la Ville éternelle devait se rendre compte que la foi chrétienne avait transformé l'ancienne capitale du monde païen. Sans doute, il ne fut, en cela, pas toujours respectueux des ruines romaines ; mais il ne le fut guère plus de certains monuments de l'antiquité chrétienne. Il démolit, pour le reconstruire, le palais du Latran. Il remania Sainte-Marie-Majeure et ne consentit à en conserver la chapelle de la crèche, si chère à la dévotion romaine, qu'en la faisant transporter, en bloc, comme l'obélisque de Saint-Pierre, à quelques mètres plus loin, dans la chapelle « sixtine », où il érigea le tombeau de saint Pie V et où il prépara également le sien.

Sixte-Quint fut un Pape éminemment actif. Il voulait arriver à ses fins sans demander longuement conseil, et il y parvenait. Il aimait à parler : peu de Papes ont fait autant de discours. Volontairement un peu distant, par souci de paraître toujours digne, il était, dans sa vie privée, d'une extrême simplicité, et cet homme si pratique, qui sut consolider si bien les finances pontificales, était en même temps profondément pieux. Le portrait moral que nous en donne Pastor est singulièrement attachant. C'est avec un plaisir grandissant qu'on le sent se préciser, de chapitre en chapitre, et que l'on voit se dresser devant soi, toujours plus vivant, celui qui fut l'un des grands pontifes romains. Pastor annonce encore six volumes — le premier, consacré à Clément VIII, vient de paraître — de son Histoire des Papes, qu'il se propose de poursuivre jusqu'en 1800, soit donc jusqu'à la fin du pontificat de Pie VI. On ne peut que souhaiter, avec une insistance particulière, à l'intrépide travailleur — entré aujourd'hui dans sa 74^{me} année — qu'il lui soit donné de pouvoir terminer le grandiose monument qu'il a élevé à la mémoire de la Papauté.

L. WÆBER.

Karl Schönenberger. Das alte Bistum Konstanz zirka 561-1821.
Geschichtliche Skizze. Im Selbstverlag des Verfassers. Arth (Schwyz)
1926, 46 S. 80 Rp.

Dieser S. A. einiger Artikel, die im Mai und Juni 1925 im « Vaterland » erschienen sind, dürfte vielen sehr erwünscht sein, weil wir wohl Regesten der Bischöfe besitzen, die bis 1436 reichen, ferner eine gelehrte, lateinisch abgefaßte und selten gewordene Bistumsgeschichte von *Neugart*, *Episcopatus Constantiensis*, die übrigens nicht einmal so weit reicht und wissenschaftlich längst nicht mehr auf der Höhe ist ; ferner die betreffenden Artikel im Katholischen Kirchenlexikon und im Kirchlichen Handlexikon, die entweder nicht mehr dem heutigen Stand der Wissenschaft entsprechen oder zu knapp gehalten sind. Es ist darum ein sehr verdienstliches Unternehmen, daß Verfasser, der durch seine tüchtige Arbeit über das Bistum Konstanz während des großen Schismas (1378-1415) mit dem Stoffe hinlänglich vertraut war, uns eine solide Übersicht der Bistumsgeschichte zusammengestellt und dem Stande der neuesten Forschungen angepaßt hat, in gedrängter Kürze, aber doch reichhaltig genug. Umfang, Grenzen, Einteilung, Siegel und Wappen, die Charakteristik der einzelnen Epochen und nicht bloß der einzelnen Bischöfe sind vortrefflich angeführt und bieten eine sehr zuverlässige Orientierung ! Sehr angenehm ist das chronologische Verzeichnis aller Bischöfe von Konstanz, das sonst nur in vergriffenen oder entlegenen Werken zu finden ist, und eine gute Übersicht über Quellen und Literatur, die ich noch ergänzen möchte durch Wigert, Homburg und die ehemaligen Herrschaften von Klingenberg, Frauenfeld 1904 (S. A. aus Thurgauischen Beiträgen, 43/44), mit eingehender Biographie des Bischofs Heinrich von Klingenberg ; ferner Merck, Chronik des Bistums Konstanz, 1627, Keller, Verschuldung des Stiftes Konstanz im 14./15. Jahrhundert, 1903, während über Bischof Heinrich von Brandis sich die besten Angaben befinden bei P. Odilo Ringholz, Geschichte des Stiftes Einsiedeln, I. Band, 1904.

Albert Büchi.